

MIRABEAU

AVENTURES EN CORSE



Edition Librairie MARZOCCHI

29

MIRABEAU

AVENTURES EN CORSE

**Edition Librairie MARZOCCHI
Bastia 1991**

Mirabeau est incarcéré au donjon du château de Vincennes lorsqu'il écrit en avril 1778 à sa compagne Sophie Monnier ces quelques lettres qui relatent ses aventures en Corse.

Mirabeau, jeune sous-lieutenant, débarque en Corse avec la légion de Lorraine en Avril 1769 et y restera plusieurs mois.

Il y retrouve ainsi le pays d'une partie de ses origines puisque son ancêtre Honoré Riqueti avait épousé en 1592 Jeanne Lenche d'une famille originaire de l'île.

Plus tard, le 30 novembre 1789 n'ayant rien oublié de son séjour en Corse il monta à la tribune de l'Assemblée nationale pour réclamer l'amnistie en faveur des patriotes Corses exilés depuis vingt ans et reconnut que sa jeunesse avait été souillée par une participation à la conquête de l'île.

Retournons en Corse pour quelques moments ... Mon intrigue avec Maria Angela dura autant que j'y restai, elle était si jolie, et par moments si tendre qu'elle m'intéressait; je dis par moments, car dans d'autres, elle était jalouse jusqu'à la rage, et ce me semblait plus par orgueil que par amour; alors c'était une furie et non pas une femme; or les emportements qui durent et qui ne portent pas avec eux ce caractère attendrissant qu'on ne saurait le définir, mais qui démontre si bien la passion, font des fureurs sans amour et des accès très rebutants. Elle avait tous les genres de beauté physique, mais peu de tempérament, il était tout entier dans son imagination, et je l'ai vue aussi enflammée en me serrant à son col, que dans l'union la plus étroite, et aussi froide dans celle-ci que dans la conversation, c'est selon que sa tête se montait. Je me souviendrai toujours que dans le moment le plus vif de nos accouplements, elle me demanda comment on disait en français se pâmer; je pensai la battre. Elle mourait d'envie de devenir grosse, et me boudait pendant huit jours quand elle s'apercevait que je l'avais trompée; elle me contraignait le plus souvent à ne prendre aucunes précautions, et quand je lui demandais ce qu'elle deviendrait si elle était grosse, j'irai me cacher, disait-elle, à Arena (elle y avait une amie), et quand vous passerez en France, vous m'emmenerez avec vous. Malgré nos imprudences, elle n'eut pas le dangeureux plaisir de devenir mère.

Sitôt que je fus établi à Vescovato, tu crois bien que je cherchai des connaissances plus voisines; j'étais alors un des plus vigoureux mâles qui aient, peut-être, jamais existé. Il y avait beaucoup de familles de distinction dans ce lieu, et j'y étais dans toute ma gloire, parce que le colonel Buttafoco qui m'avait pris dans la plus grande amitié y demeurait; il y avait tous ses parents. Tu sais que Buttafoco était un favori de M. de Choiseul; il avait été chargé de toutes les négociations dans ce pays, c'était un mélange des caractères les plus contradictoires, zélé Corse avec les Français, au point de se mettre tout le monde à dos, il n'en avait pas moins trouvé le moyen de se faire regarder comme un traître par ses compatriotes, qui ont fini par l'assassiner bien cruellement. Pour moi je lui ai vu tous les sentiments d'un homme d'honneur, et même d'un Républicain, quoique dévoré d'ambition. Il me faisait travailler à l'histoire de la Corse, et réellement j'en fis un ouvrage bien au-dessus de mon âge, que jamais mon monstre de père n'a voulu, malgré la demande de la Corse entière et les supplications de Buttafoco, laisser imprimer.

Non plus que l'excellente topographie de toute l'île que j'avais décrite pas à pas, en voyant tout par mes yeux, et avec tous les détails politiques, économiques et historiques possibles. Tout cela est en Provence, et Dieu sait si je le reverrai jamais. Je commençais à Vescovato par la femme du fils du fameux général Ceccaldi, l'un des plus habiles chefs qui aient secouré les Génois, il commandait dans l'intérieur de la Corse, il ne lui manquait rien pour être belle et jolie, jamais je n'aurai pensé à elle, tant elle était surveillée, et tant cette intrigue pouvait entraîner de désagréments.

Ceccaldi était cousin issu de germain de Buttafoco, et parent à toute la Corse; si elle ne m'avait fait toutes les avances, comment espérer de plaire à une des femmes à qui on ne peut parler ? Lorsque nous étions chez elle, c'était toujours en famille, et l'on ne faisait autre chose que politiquer.

Jamais je ne fus si étonné qu'un soir, en passant sous ses fenêtres, que de voir tomber à mes pieds un paquet où étaient un ruban et un billet écrit en Corse où l'on m'apprenait en peu de mots que j'étais aimé, et que si je voulais parler à la personne qui m'adorait, et je n'avais qu'à me trouver, le lendemain à la brune, aux Carmélites, donner le ruban à la personne qui me montrerait le ruban pareil, et m'abandonner à sa conduite; je balançais quelques instants, mais la curiosité, peut-être aussi la vanité l'emporta, et je me résolus à me trouver, bien armé, au rendez-vous.

J'y trouvais une espèce de tourière fort enveloppée qui me croisa sans dire un mot. Je laissai tomber mon ruban au second tour, et marchant après elle, je le lui présentai comme si elle l'eût perdu, elle me dit qu'elle avait le pareil, et me le montra; alors nous fumes fort amis; elle me mena par un vrai hallier, au bout de l'enclos. Là, il fallait grimper sur une échelle de corde dans une espèce de petit belvédère où elle me laissa seul, car elle ne monta point. Je t'avoue que je rêvais un peu; une demi-heure après, la Ceccaldi arriva; elle expliqua assez bêtement sa démarche, mais nous ne filâmes pas longtemps le parfait amour, et malgré toutes ses façons, comme je n'étais pas d'humeur à m'être hasardé pour rien, il fallut élaguer les cérémonies.

Pour cette fois, je trouvais une vraie italienne, toute de feu; et si nous eussions eu d'autres voisins que des pigeons, assurément notre entrevue n'eût pas été secrète, elle gémissait plutôt qu'elle ne soupirait dans le plaisir. Deux heures après, notre tourière vint la prendre et je descendis comme j'étais monté, et ce ne fut pas sans être convenu des moyens de nous voir au même lieu; il faut te dire qu'elle avait été élevée dans le couvent, que la

prétendue tourière n'était autre que la supérieure, même sa soeur, qui écartait tous les surveillants de manière qu'elle pouvait sortir par une petite porte de l'enclos, cachée dans une espèce de grotte dont elle seule avait la clef. Je ne sus pas cela tout de suite, et ce fut par une aventure nouvelle que je le sus : mais en voilà bien assez pour aujourd'hui ; comme il n'y a point de Marie dans le nom de cette dame (elle s'appelait Adélaïde), qu'elle aimait plutôt le plaisir que l'amour, et que ceci est une aventure plutôt qu'une intrigue, tu seras moins couroucée que pour Marie Angela, mais tu verras demain que celle-ci ne fut pas si douce. Adieu amour, tout bonne ! Ton pauvre Gabriel est estropié, mais non par des lèvres, ni de rien de ce qui caresse. Ainsi, chère épouse, il t'est enjoint de recevoir, et surtout de lui rendre les plus tendres baisers assaisonnés de tous les délices et de toutes les malices de l'amour.

Adieu bien aimée de moi, je t'adore, et n'aime que toi et l'autre moi-même.

28 avril. mardi : voici mon amie toute bonne, comment je sus par qui j'étais introduit si pieusement dans le couvent où je faisais des retraites si édifiantes.

Un jour que j'y étais venu un peu avant la nuit, que ma conductrice ne paraissait pas encore (chaque jour on venait me prendre de même, de peur que je n'arrivasse auprès de l'enclos quand il y avait du monde dans les jardins) j'aperçus une femme juchée sur l'espallier de la clôture, je me détournai et me cachai dans un buisson ; quand celle que je croyais tourière fut venue, je lui dis que je croyais qu'on nous épiait ; elle fut très inquiète, dans la crainte qu'on ne l'eût vu sortir ; mais enfin, prenant son parti, elle se couvrit de mon manteau dans lequel j'étais enveloppé ; et sans aucun détour, elle vint avec moi au pied du belvédère ; là, après avoir bien observé si on pouvait nous voir, elle se décida à monter elle-même dans l'échelle de corde, de peur qu'on ne la surprit en rentrant dans l'enclos au lieu que sortant du belvédère tout était dans l'ordre. Elle grimpa donc avec beaucoup de difficultés, moi dessous elle, de peur qu'elle ne tombât ; de sorte que tu crois bien que je vis de la partie inférieure de son corps tout ce qu'on peut voir.

Quand nous fumes rentrés tous deux, elle alla à la découverte. C'était une pensionnaire qui prenait des fruits, et voilà tout. Elle la mit en pénitence, et revint rire avec moi de notre peur. Elle n'était ni bien ni mal, mais plaisante et des yeux de feu. Je la badinai beaucoup sur son adresse à escalader,

et je parlai du gain que mes yeux avaient fait à cette aventure. Cette plaisanterie l'anima. Il lui était échappé quelques paroles, qui me montraient qu'elle avait plus d'autorité qu'une tourière. D'ailleurs, la Ceccaldi m'avait si bien recommandé de ne point lui offrir d'argent que je soupçonnais déjà que c'était une religieuse. Je lui dis, qu'elle avait manqué sa vocation, elle rit, me conta des histoires. Je lui demandai l'origine de sa connaissance avec la Ceccaldi. Bref, j'appris qu'elle était sa soeur, et la supérieure du couvent.

Cependant ma dulcinée ne venait point, l'heure de la fermeture du couvent était passée. La religieuse conjectura, comme cela était, qu'il était survenu quelque empêchement à sa soeur ; elle me dit cependant de rester jusqu'à ce qu'elle vit s'il y avait quelque nouvelle de venue, après quoi elle fermerait le couvent, et viendrait me congédier. Je t'avoue que l'idée me vint de réparer le temps avec la none que je voyais n'avoir assurément pas de principes bien farouches.

Lorsqu'elle revint, elle me trouva dans ces saintes dispositions. Je devins galant, on ne m'arracha pas les yeux ; enfin je proposai l'inceste, on se récria, mais tout en riant. On finit par ne pas rire, et moi par épouser les deux soeurs. Nous goûtâmes ensemble, elle n'était guère plus froide que sa soeur. Elle convint avec moi que sans les Capucins (leur couvent était tout auprès), elle eût passé une cruelle vie. Elle avait eu deux enfants de l'un d'eux, et peut-être dix y avait travaillé, et rien n'avait transpiré. Je passai deux heures avec elle, que j'employai bien. Elle avait accoutumé la maison à un tel despotisme qu'on la croyait pieusement en retraite, et elle laissait de la lumière dans sa cellule pour le faire croire. Personne n'eût osé aller l'y troubler, elle venait par un grenier au belvédère, et on la croyait presque une sainte. Malgré la tendre amitié des deux soeurs, tu crois bien qu'elles ne se confièrent pas ce dernier secret. Je les eus toutes deux longtemps et tant que je fus à Vescovato. Mais la Ceccaldi avait la meilleure part. L'autre en était si peu jalouse que, comme elle s'ennuyait de converser avec les pigeons pendant nos ébats, une fois que sa soeur sut que je la connaissais, elle vint passer avec nous le temps que nous y étions, nous causions tous trois, et la conversation ne gênait pas nos caresses, enfin nous nous abandonnions à toute la liberté du tête à tête devant la complaisante béguine. Cela me surprit d'abord, je m'y accoutumais ensuite. Pour la Ceccaldi, au premier attouchement, elle était si hors d'elle-même,

qu'elle ne pensait plus à rien qu'au plaisir. Cette double conquête eût été fort paisible jusqu'à la fin, sans son énorme imprudence; une nuit qu'il fallut coucher avec Maria Angela, je portai par mégarde, dans mes poches, un billet de la Ceccaldi, il tomba ou la petite me le prit, enfin elle sut tout. Ces deux femmes étaient parentes.

Que fait Angela ? Elle pretexte unè affaire, écrit une lettre à la Ceccaldi, et la prie de venir au-devant d'elle, seule, un tel jour, à tel endroit, pour lui rendre un grand service, dans une affaire qu'elle ne veut confier qu'à elle. La Ceccaldi arrange des pretextes, et enfin se trouve à l'endroit indiqué. Angela l'accable des plus horribles reproches. La Ceccaldi, consternée, veut nier, Angela lui donne vingt soufflets. La Ceccaldi, moitié plus grande et plus forte, en eût mangé vingt comme elle. Mais la petite avait apporté deux stylets et voulait se battre.

La Ceccaldi avait peur, mais enfin la colère d'être battue l'excita tellement qu'elle prit le stylet. Elle blessa heureusement pour elle si fort Maria Angela au bras qu'elle fut obligée de quitter la partie; elle la laissa dans la rue, car sans cela, la petite l'aurait tuée. Elle lui avait déjà fait une blessure assez considérable à la tête et à la gorge. Enfin elles se quittèrent ainsi : mais la Ceccaldi était dans le plus cruel embarras, pour cacher son sang et ses plaies. Elle lava le tout le mieux qu'elle put, fit la malade très fort, se mit au lit, s'enveloppa si bien qu'on ne s'en douta pas, d'autant que comme je fus mis dans la confidence, comme tu peux le croire, notre chirurgien major à qui je contai tout, pourvut à tout, mais tu imagines bien que mon explication avec les deux femmes fut orageuse ! la Ceccaldi croyait que je l'avais trahie; la Angela ne voulait que me tuer; enfin ni l'une ni l'autre ne me tua; mais dès ce moment là, ce furent des querelles interminables. Au reste, je ne puis m'empêcher de te faire remarquer beaucoup de générosité dans le procédé d'Angela; une française n'eût pas manqué d'écrire bravement une lettre anonyme au mari de la Ceccaldi et de la perdre. Il me semble qu'il est bien noble, au milieu de sa fureur, de n'avoir pas même pensé à ce procédé. Je fus pendant quelque temps sans pouvoir me raccomoder ni avec l'une, qui ne sortait pas de sa chambre, ni avec l'autre, qui m'arrachait les yeux, si je cherchais sa gorge. Ma religieuse me consolait de leur rigueur. Une autre petite Corse, jolie comme un coeur, que son indigne mère m'avait vendue, mais que je n'ai jamais pu former ni pour l'esprit ni même pour le plaisir, une femme de charge de Buttafoco allemande et très

bien entendue dans l'art des voluptés, enfin mon hôtesse que je n'avais guère que par procédés, voilà, ma chère Sophie, la conduite de ton chaste Gabriel jusqu'à ses courses, et son séjour à Bastia, où la scène va varier.

Mais je te délivrai bientôt de Maria Angela, qui te pèse toujours un peu sur le coeur, n'est-ce-pas ?

Tu la trouves trop jolie, trop tendre et trop brave, mais moi je te dis qu'il n'y a de joli que ce qu'on adore; que la tendre Angela était trop alternative et orgueilleuse, et sa bravoure trop furibonde. L'emportement n'est pas le courage; je te dis de plus qu'il n'y a que ma Sophie Gabriel de tendre, de jolie, de belle, de brave, de bonne, d'aimable, d'aimée par excellence; démens-moi si tu l'oses !

Mercredi 29 avril. j'ai eu aujourd'hui le spectacle d'un nombre infini de voitures qui sont venues avec le comte d'Artois et le duc de Chartres pour une course que soulevait un cheval du comte d'Artois contre un du prince de Guéméné. Le comte d'Artois a perdu comme cela lui arrive toujours. Le pari était de mille Louis, et M. de Lauragals en a perdu cent, et je crois qu'il n'y avait que lui, dans le royaume, assez fou pour faire un mauvais pari contre M. d'Artois.

Dis que je ne t'apprends pas de nouvelles ?

Je te dirai de plus que Mme de Guéméné y était, et que probablement, elle pensait assez peu aux prisonniers du donjon de Vincennes, quoiqu'elle en connaisse bien quelques uns qui eussent droit à sa reconnaissance. Tu ne peux imaginer avec quels yeux je regarde ce tumulte qui pouvait me rappeler une vie un peu différente de celle que je mène ici. Mon amie si bonne, j'ai bien senti par mon Indifférence et le peu d'effet qu'a produit sur moi tout le coup d'oeil, que je ne tenais réellement plus à la vie que par un seul objet.

Tout le reste m'est étranger, ce flux et ce reflux du monde me paraissait une lanterne magique; je n'y prenais pas plus d'intérêt que cela; rien, rien de ce que j'aime, me disais-je, n'est ici : pourquoi désirerais-je d'y être ?

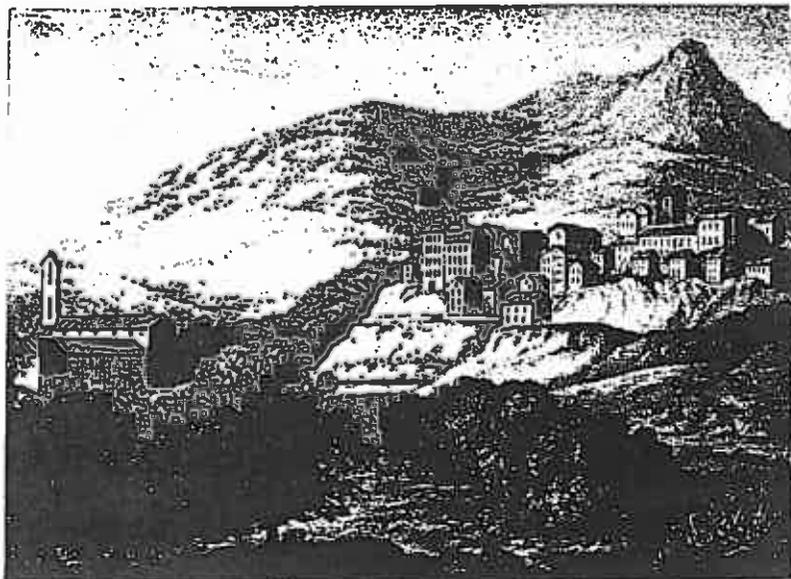
Qu'ils s'agitent tant qu'ils voudront, je n'al qu'un désir, je n'aurai jamais qu'un plaisir d'où découleront tous les autres; et je dis comme ma Sophie, parce que je sens comme elle, que de plaisirs et de chagrins ont tous les hommes qui ne pleurent pas, mon coeur. Je quittai pour assez longtemps toutes mes peronnelles lors de la grande tournée que je fis en Corse pour le perfectionnement de ma topographie.

Tous mes camarades croyaient ne jamais me revoir, on ne faisait

pas deux pas dans le pays sans une escorte, et les escortes étaient fréquemment attaquées. Pour moi, qui croyais que ces escortes là même faisaient insulter, je me fis accompagner seulement de trois Corses, habillé comme eux, parlant leur jargon, de manière qu'on me demandait de quelle Piève j'étais; d'ailleurs je savais que les Corses avaient très bonne opinion de moi, j'étais si connu dans l'île qu'on ne m'appelait pas autrement que il comte de Casinca parce que je demeurais en Casinca.

je rendais service autant que je le pouvais, et j'y réussissais souvent. Enfin je me croyais au moins aussi en sûreté avec les Corses que si j'eusse été avec des Français.

Et quant à ces brigands qui attaquaient indifféremment tout le monde, et que je savais être beaucoup plus rares que ne le prétendaient les Français qui ne voulaient pas comprendre, qu'on est infaiblement haï quand on fait tout ce qu'il faut pour se faire haïr, je pensais que quatre que nous étions, armés de fusils et pistolets baïonnettes et sabres, nous pourrions les repousser. Je menais avec moi, na petite Corse, habillée en homme, pour les besoins les plus urgents.



VESCOVATO

En passant à San Petro, où je séjournai trois jours, je demeurai chez la dame dont je t'ai parlé, et je l'eus sans difficulté. Ses scrupules étaient passés avec la guerre, et ses bonnes dispositions confirmées avec la paix. Elle me dit fort ingénument qu'elle serait fort aise de faire picciotto comte, et je fis ce que je pus pour la satisfaire.

Dans le pays de Fiumorbo, où je restai du temps, j'eus l'amazone dont il a été question, non sans quelque peine, parce qu'elle trouvait mauvais que j'eusse une fille avec moi et que je la traitasse bien; car il n'a jamais été en moi de traiter en suivante une fille qui entrait dans mon lit. Pour celle-ci, elle était si bête, qu'elle n'avait nullement la faculté ni d'aimer ni d'être jalouse. Quand elle excitait un désir, elle le satisfaisait, comme elle maniait son aiguille, c'est-à-dire comme on lui avait appris, sentait le plaisir et ne le savourait pas, se retirait de mes bras et s'y précipitait comme elle venait ou s'éloignait à ma voix. C'était une machine que je n'ai jamais pu organiser. La plus singulière aventure que j'eus dans tout ce voyage, ce fut avec le célèbre curé de Guagno, retiré à ce qu'on appelle la Machja (ce sont des forêts de bruyères, le long de la mer) avec deux de ses nièces et 60 de ses paroissiens, parce qu'il n'avait pas voulu prêter serment de fidélité au Roi; il attendait l'occasion de passer en sûreté à Livourne, ce qu'il ne pouvait en ce moment, parce que nos chebeks couraient sur la côte, et il m'expliqua tout cela très noblement et très raisonnablement. Il était fort brave et fort intelligent, il avait battu deux ou trois de nos détachements et délivré quelques uns des prisonniers dont quelques membres avaient disparu, afin de répondre de la conduite des fugitifs. Il se maintint longtemps dans cette situation bizarre. Ses nièces étaient fort jolies, habillées en hommes comme le reste de la troupe qui pouvait bien être leur sérail.

J'errais dans le Fiumorbo par un temps d'orage, ennuyé. Le pays est désert. Un de mes Corses me proposa de chercher le curé de Guagno dont il connaissait le poste actuel dans le canton, je ne demandais pas mieux, ne fût ce que pour la singularité du fait. Nous le trouvâmes bien posté faisant bonne garde. Il nous donna à souper très frugalement, mais avec de bon vin, et à coucher sur du feuillage dans sa cabane, où il était seul, lui et ses nièces, à passer la nuit. J'y fus admis seul aussi, ma Corse passait pour mon valet. Le curé que je trouvai homme de coeur et d'esprit, et qui avait ouï parler de moi, car il entretenait une correspondance très étroite dans le pays. Et ce sont ces liaisons, immanquables dans l'île où tout est parent, qui

nous donnaient tant de peine à réduire ce que nous appelions les Bandits. Il me parla avec beaucoup de confiance, il me trouva le cœur Corse, c'est-à-dire très plein de l'amour de la liberté. Après une longue conférence, on s'endormit, mais une de ces dames, qui m'avait beaucoup plu, et qui me trouvait sans doute moins noir que ses compagnons d'infortune, se trouva ma voisine fort à propos.

Nous commençâmes une conversation très muette, mais qui n'en était pas moins énergique. La nuit sauva la honte, et empêcha la défense en dérobant l'attaque.

Mes mains commencèrent à parler, le reste s'en suivit avec le moindre bruit que nous pûmes; cependant le curé crut dans un certain moment que je me plaignais, et me demanda si j'avais quelque mal. J'admirai la présence d'esprit de mon interlocutrice. J'étais dans ses bras dans le moment, elle me serra pour que je ne remuasse pas, et dit à son oncle *lasciate lo dormire*. Le curé crut que je révais ou que je ronflais, et nous laissa finir, et recommencer nos ébats. Tu conviendras qu'il faut être fou ou bien hardi, car j'étais en place marchande pour être égorgé, et un mot de la nièce pouvait très bien produire cet effet, n'eût-il été que de surprise. Mais je comptai sur la bénigneté de son sexe, et je ne me trompai pas.

Voilà tout ce qui mérite, en fait de galanterie, d'être rapporté de mon voyage, car toutes les femmes de ce pays sont si faciles, pour un Français qui sait la langue, qu'il ne faut qu'une occasion pour en triompher.

J'eus à Ajaccio une très belle Grecque, dont le mari était absent, et par conséquent, le lit très abordable; il est singulier combien le sang Grec est beau et distingué de celui des nationaux. Il est vrai que les membres de cette colonie ne se mêlent qu'entre eux.

Au retour de mes courses, je trouvai Maria Angela très tendre et très apaisée, et la Ceccaldi aussi ardente qu'à son ordinaire.

Je les quittai bientôt pour aller m'établir à Bastia, où la carrière va s'élargir. Les lettres d'Angela m'ont suivi jusqu'en France.

J'ai fini par n'y plus répondre, et je ne sais ce qu'elle est devenue depuis que, par la mort de Buttafoco, j'ai perdu toutes mes relations avec le pays; tu me diras que j'ai été bien peu reconnaissant, mais tu voudras bien observer que je n'étais point amoureux, et que Melle Angela ne sut rien me proposer de meilleur, pour se mettre à l'abri du mariage pour lequel on la tourmentait, que de me proposer de passer en France pour m'y venir trouver.

Tu sens bien que, ne voulant ni ne pouvant accepter cette proposition, le mieux était de rompre. Je t'assure qu'il n'y a que l'amour qui peut me rendre enleveur; on risque trop dans tous les sens, et tu es la seule avec qui l'on puisse gagner à ce jeu périlleux.

Jeudi 1 mai; M. de Rougemont ne veut point, absolument point mourir, il est beaucoup mieux, et nous le verrons bientôt plus rond et plus juif que jamais. Je te finis mes histoires, car bientôt, s'il ne me vient pas de lettres, je n'aurai plus la force de penser à autre chose qu'à mon inquiétude, et es-tu sortie de cette maison ?

Quelque part où tu sois, ne peux-tu pas écrire à M. Lenoir, pourquoi donc ? Mais peut-être n'a-t-il pas encore ma lettre ?

Peut-être ferait-elle son effet ?

A peine arrivé à Bastia, je me répandis partout. L'intendante Chardon y tenait une grande maison, elle avait 16 ans, un tempérament de feu, et autant d'intrigue et de corruption qu'on a après vingt années de coquetterie, l'affection de la naïveté et de l'étourderie de son âge, parce que cela lui était commode, les tours de petite maîtresse intendante et le dévergondage d'une femme de cour.

Je lui ai reconnu de bon compte tout à la fois, moi indigne qui ne l'ai guère eue que par passade, Lauzun, dont le plus petit membre est sa jambe; il est vrai qu'elle est fort mince, mais enfin, quelque mince que soit une jambe, c'est toujours un gros priape; Guibert, un commissaire des guerres très renommé pour la rigueur; Prenoi, un de mes camarades taillé en payeur d'arrages, mais la nature avait donné le démenti à la taille; et enfin son mari qui passait pour un des flers étalons de Paris; je ne dis pas que quelques laquais fussent aussi nos confrères dans cette jouissance. Je débutai avec elle, par rembarquer très fortement ses impertinences, qui avaient eu pour objet quelques uns de mes camarades.

Elle commença par me craindre, je la traitai fort lestement, c'était le moyen de l'apprivoiser. Enfin, dans une partie de chasse où je me trouvais pour diverses circonstances environ une demi-heure avec elle, je mis fin à cette facile aventure.

Je te l'ai sûrement conté, mais je ne me le rappelle pas. Je l'eus comme on a une fille, c'était une poupée pour la légèreté et la taille. Je la chiffonnai, enfin je l'enlevai et la mis à cheval sur mes hanches, dans cette position où tu ne voulais pas me permettre un jour de jouir de toi, de peur que je ne me fisse

mal; le terme sacramental est en Hercule, je ne sais si tu me comprends? Cette vigoureuse lutte lui donna bonne opinion de moi.

Elle me donna quelques rendez-vous dans ses jardins, et je soutins ma réputation. Enfin Lestignière, Dubarl, Cosligny, Custine arrivèrent. La presse devint si grande, et j'étais si occupé ailleurs, que nous ne nous sommes jamais parlé de si près, il est cependant exactement vrai qu'une fois au jeu, elle eut la bonté de m'amuser par dessous la table aussi complètement que je pouvais l'être dans cette position.

C'est un petit monstre de corruption, images licencieuses, propos obscènes, voilà tout ce qui occupe son imagination, et elle ferait dix lieues pour voir un homme nu, dût-elle ne pas le toucher.

En ce même temps, je conduisai l'intrigue très difficile de la célèbre Antoni, je dis célèbre par sa beauté suprême et sa continence exacte; tu sals le résultat de cette aventure.

J'eus par surprise cette prude farouche, c'est celle du bain, et jamais je n'ai pu la retoucher depuis.

Madame Giustiniani, gènoise, fut plus traitable, je puis dire même plus indulgente, car je lui fis trois affronts le jour où elle se livra à moi. Cela est inconcevable. Le rendez-vous était arrangé de longue main; c'était chez moi, et voici comment les femmes font des retraites aux avants, quatre temps, etc.

Elle devait aller dans un couvent de Bastia, et son mari était résolu de prendre ce temps pour aller à Livourne.

Il partit la veille que devait commencer sa retraite, mais elle était si éplée chez elle qu'il n'y avait pas moyen de m'y recevoir, elle n'avait qu'une de ses femmes dont elle était sûre.

Elle déclara qu'elle n'emmènerait qu'elle au couvent, et l'y envoya d'avance. Elle vint chez moi très voilée. Bientôt les voiles tombèrent, imagine-toi une très belle créature, si ardente que c'est la seule que j'aie vue, et peut-être y en a-t-il peu d'exemples, lancer au-dehors l'huile de Vénus; et moi, tellement glacé que je restai, et que je tentai, vainement trois fois en une heure, de profiter de sa complaisance; confus et un peu pis qu'enragé, je fus obligé de lui permettre de s'en aller, mais le hasard fit qu'il y avait tant de monde sur la porte de la rue, qu'elle n'osa pas sortir. Tandis que nous étions à attendre le moment où elle pourrait s'échapper, un désir violent me prend. Je la porte sur mon lit, et je fus plus brillant que

je ne l'ai jamais été avant de te connaître; enfin, au point que je la gardai toute la nuit chez moi, lui disant qu'elle trouverait des prétextes le lendemain pour n'être pas venue la veille, et que je la réduisis à me demander grâce de la meilleure foi du monde; à peine pouvait-elle se porter.

Explique ces bizarreries des sens ?

Je l'eus aussi longtemps que je fus à Bastia, mais rarement faute d'occasions. Je t'ai parlé de la veuve qu'entretenait Buttafoco, qui me présagea que j'aimerais tant un jour. Je t'ai parlé de cette nouvelle mariée, qui sur la plainte de son mari à sa mère qu'elle lui déniait le devoir conjugal, répondit : c'est un vilain, il me l'a fait onze fois ce matin, et il n'est pas content.

Malgré ce fier régime, dont tu crois bien qu'il faut rabattre quelque chose, au moins d'habitude, elle ne laissa pas de s'humaniser avec moi.

Une Romaine appelée Carli fut ma principale aventure après toutes celles-là. Je n'ai jamais vu une créature si téméraire et si rusée.

Elle était gardée à vue et trompait tous ses espions, soit pour m'écrire, soit pour me donner rendez-vous. J'en ai joui pour la première fois dans un confessionnal, sa mère, sa tante et une servante dans l'autre. Il est vrai que la mère et la tante se confessaient, mais imagine quels risques je courais?

La dame m'avait indiqué le confessionnal où elle allait ordinairement, elle m'en avait donné une clef. Ce sont dans ce pays de très grandes boîtes où il est d'usage de s'enfermer avec les confesseurs, mais il y a des grilles comme aux nôtres.

Et comme elle était la pénitence chérie du moine propriétaire, elle en avait la clef. Elle savait, ou se doutait, ou espérait, que le vieux moine, occupé ailleurs, ne viendrait pas.

Nos rideaux fermés, nous fîmes trois actes d'amour, sinon de contrition, et elle partit de l'air du monde le plus pieux.

Une autre fois, elle m'envoya chercher comme un tailleur pour lui prendre mesure d'un corps. Je ne finirais pas si je te disais toutes ses astuces. J'arrivai dans un moment où elle se trouva libre, et en effet je lui pris mesure.

Je ne finirais pas si je te disais toutes ses ruses.

J'étais recommandé par un Corse dans la maison d'une de ses cousines

germaines. C'est là où elle m'avait vu, et nous nous étions parlé des yeux, puis écrit avant de nous être dit deux mots. Une fois cependant son mari pensa nous surprendre, et je n'eus que le temps de me cacher sous le lit. Il la gronda de ce qu'elle était toujours seule, il voulut ensuite la caresser, elle se plaignit d'un mal de tête horrible, et enfin on la laissa essayer de dormir. Je passe sous silence plusieurs aventures de grisettes, entre autres une jolie boulangère qu'entretenait d'Araimballe, et une Française qui, fille d'huissier en Corse, a épousé depuis un trésorier de guerres.

Mais elle avait une liberté qui rendait la chose très facile, car les lieux de rendez-vous sont plus communs dans les lieux où règne la jalousie que partout ailleurs, parce qu'on a plus fait d'efforts pour la tromper, et que cet art devient plus lucratif en raison de ce qu'il est plus difficile.

Voilà, ma toute bonne, mes histoires de Corse.

Peut-être en oubliais-je quelques-unes, mais je t'assure que ce n'est pas volontaire. Que craindrais-je de tout dire ?

Plus tu vois quel était l'excès de mon inconstance, et la multiplicité de mes fantaisies avant de te connaître, et plus tu dois comprendre combien l'amour a pris sur mon cœur, sur mes principes et sur mes sens, puisqu'assurément tu fus, tu es et tu seras l'unique objet de tout mon être moral et physique, pardonne-donc toutes les folies, ô ma Sophie ! Toutes ces folies dont j'ai une sorte de honte, et qui me paraîtraient inconcevables à moi-même si je ne savais, par ces nombreuses expériences, qu'il n'est presque aucune femme digne d'être aimée, et que je n'en ai jamais trouvé d'autres que toi; qu'ainsi il n'est pas bien étonnant que je pensasse uniquement à donner de l'exercice à mes sens, quand je n'en pouvais donner à mon cœur.